

POÈME DE GONGORA

Romance (1) 1580

La màs bella niña

La màs bella niña
de nuestro lugar
hoy viuda y sola
y ayer por casar,
viendo que sus ojos (2)
a la guerra van,
a su madre dice
que escucha su mal :
Dejadme llorar
orillas del mar.

Pues me distes, madre,
en tan tierna edad
tan corto el placer,
tan largo el pesar,
y me cautivastes
de quien hoy se va
y lleva las llaves
de mi libertad,
Dejadme llorar
orillas del mar.

En llorar conviertan
mis ojos, de hoy más,
el sabroso oficio
del dulce mirar,
pues que no se pueden
mejor ocupar,
yéndose a la guerra
quien era mi paz.
Dejadme llorar
orillas del mar.

No me pongáis freno
ni queráis culpar :
que lo uno es justo
lo otro por demás.
Si me queréis bien,
no me hagáis mal :
harto peor fuera
morir y callar.

Dejadme llorar
orillas del mar.
Dulce madre mía,
¿ Quién no llorara,
aunque tenga el pecho
como un pedernal,
y no dara voces,
viendo marchitar
los más verde años
de mi mocedad ?
Dejadme llorar
orillas de mar.

Váyanse las noches,
pues ido se han
los ojos que hacían
los míos velar ;
váyanse, y no vean
tanta soledad,
después que en mi lecho
sobra la mitad.
Dejadme llorar
orillas del mar.

Traduction
La plus belle enfant (*) [1580]

La plus belle enfant
de notre village,
aujourd'hui veuve et seule
et hier à marier,
voyant que ses yeux (2)
s'en vont à la guerre
dit à sa mère
attentive à sa peine :
Laissez-moi pleurer
au bord de la mer.
Puisque m'avez donné, ma mère,
en un âge si tendre
si court le plaisir,
si long le chagrin,
et m'avez livrée
à celui qui aujourd'hui s'en va
emportant les clefs
de ma liberté,
Laissez-moi pleurer
au bord de la mer.
Qu'en pleurs changent
mes yeux, désormais,
leur délectable office
de la douceur de voir,
car ils ne peuvent
à mieux s'employer
quand part à la guerre
celui qui était ma paix.
Laissez-moi pleurer
Au bord de la mer.
Ne m'en empêchez pas,
ne m'imputez rien à faute,
car une chose est juste
et l'autre inutile.
Si vous m'aimez bien,
n'ajoutez pas à mon mal :
il serait bien pire
de mourir me taisant.
Laissez-moi pleurer
au bord de la mer.
Ma tendre mère,
qui ne pleurerait,

eût - il le cœur aussi
dur qu'un silex,
et ne pousserait des cris,
voyant se faner
les plus vertes années
de ma jeunesse ?
Laissez-moi pleurer
au bord de la mer.
Que s'en aillent les nuits,
puisque s'en sont allés
les yeux qui tenaient
les miens en éveil ;
qu'elles s'en aillent et ne voient
pareille solitude,
depuis que de mon lit
la moitié est de trop.
Laissez-moi pleurer
au bord de la mer.

Poème extrait de *La femme chez Don Luis de Gongora*

Traduction française et notes de Michel Host
Editions Alcyone, collection *Mitra*

Copyright Editions Alcyone

All rights reserved

NOTES

(1) Le « romance », n'a rien de la romance, ou chanson sentimentale. C'est, à l'origine, une composition en vers octosyllabes assonancés aux vers pairs, issue de la division d'un vers de 16 syllabes, et en usage depuis le XI^e siècle. On voit ici que Góngora prend de grandes libertés avec la tradition.

(2) « ses yeux » : l'homme à qui elle tient « comme à la prune de ses yeux », celui qu'elle aime.

(*) Traduction en vers non réguliers

(notes de M. H.)